



MISÈRE ET TAUDIS DANS LE LONDRES DU XIX^e SIÈCLE Problème moral ou structurel ?

DIDIER REVEST
Université de Nice

Les accusations portées sont bien connues, leurs auteurs aussi. Une kyrielle de doigts accusateurs, dans un grand nombre de sources primaires, nous montre le Londonien pauvre, l'habitant des ruelles plus ou moins. Aux tout premiers rangs des censeurs, on trouve Samuel Barnett, le responsable de la paroisse de Saint Jude's dans l'East End durant les dernières décennies du XIX^e siècle, qui dénonçait ce qu'il croyait être le vice moral suprême, père de tous les autres : la paresse. Se rappelant l'hiver 1885-1886, durant lequel on avait, dans Whitechapel, proposé à certains chômeurs de balayer la voie publique, il précisait que beaucoup avaient refusé, car ils étaient réfractaires au travail. Pour faire bonne mesure, il rapportait en outre leurs propos : « Ça, de la charité ! Nous nous plaindrons au Maire, nous casserons les vitres ! ».¹

Les enfants des pauvres n'échappaient pas à la règle. On les évoquait en des termes propres à décrire les animaux sauvages : « wild » (sauvages), « swarming » (grouillants)² ; leurs déplacements, ainsi que ceux de leurs aînés, sur la voie publique semblaient ne pouvoir être évoqués que par les verbes suivants : « loaf » (fainéanter) ou « idle » (flâner).³

Encore ne s'agissait-il que de la face visible des reproches adressés aux pauvres. Intempérance, manque de prévoyance, hygiène déplorable, faillite économique et professionnelle permanente, etc., autant de tares, apparemment caractérisées, qui, aux dires de beaucoup, expliquaient à elles seules toute la misère.

L'historien français H. Taine, grand habitué des voyages outre-Manche, aurait certainement repris tous ces éléments à son compte, lui qui avait écrit à propos de certaines ruelles du quartier de Shadwell, au début des années 1860, qu'elles étaient « comme un égout humain qui se vide tout

¹ Samuel A. Barnett, « Distress in East London », *The Nineteenth Century*, XX-CXVII, Nov. 1886 (Londres : Kegan Paul, Trench & Co) 684.

² Anna Davin, *Growing up Poor—Home, School and Street in London: 1870-1914* (Londres : Rivers Oram Press, 1996) 15.

³ James Winter, *London's Teeming Streets—1830/1914* (Londres : Routledge, 1993) 169.

d'un coup ».⁴ Même ceux qui connaissaient avec plus ou moins de précision les maux dont souffraient toutes les rues pauvres et leurs habitants, ne pouvaient faire taire leurs préjugés bien longtemps. Ainsi d'un seul souffle pouvait-on écrire :

In these regions of famine, hunger is a common bed-fellow; pain and weariness and cold the companions of every hour. The people work joylessly, talk witlessly, play stupidly, employing earnestness only when they bicker or fight or sin.⁵

Nous pensons au contraire, comme nous allons tenter de le montrer ci-dessous, que loin de stigmatiser le comportement du Londonien pauvre, il aurait fallu en premier lieu le sortir de son tragique isolement, afin — à tout le moins — de faire évoluer le regard porté sur lui par le reste de la société, d'en faire un concitoyen à part entière des autres habitants. Cependant, le sens que nous donnons au terme « isolement » n'étant pas ici seulement d'ordre physique, nous aborderons brièvement l'autre dimension du problème, strictement économique celle-là. Car changer le cadre de vie ne servait à rien dès lors que l'on ne s'efforçait pas en outre de « changer la vie » tout court.

À s'intéresser en priorité, et presque exclusivement, au comportement des êtres humains vivant dans des lieux misérables, les Victoriens ont oublié de parler non pas de leur cadre de vie et de leur habitat, thèmes ressassés, mais de la place occupée par leur rue dans le reste du tissu urbain, c'est-à-dire de son environnement immédiat. Pourtant, il aurait été essentiel de s'y intéresser. La rareté des liens physiques entre les rues (les plus) pauvres et l'ensemble des autres, qui s'apparentait à une véritable mise en marge de la ville et de ce qu'elle pouvait offrir comme échanges culturels, mais aussi économiques, représentait un handicap très sérieux, parfaitement incarné par la voie sans issue, grande coupable de tant de misères matérielles et morales, de tant de délinquance aussi.

Pour Charles Booth, cet armateur originaire de Liverpool, devenu sociologue dans les années 1880 afin, espérait-il, de lever le voile sur la réalité de la misère à Londres et, partant, d'inciter les autorités locales à agir,⁶ les rues alentour de *Saint George's Church* (paroisse de *Saint Saviour's*, à Southwark) étant des culs-de-sac, ce quartier ne pouvait guère être, vers 1890, que le plus pauvre de Londres :

⁴ Hippolyte Taine, *Notes sur l'Angleterre*, 5^e éd. (Paris : Hachette, 1876) 36.

⁵ Edwin Pugh, « Representative London Streets », in George Robert SIMS ed., *Living London*, vol. I (Londres : Cassell, 1901) 368.

⁶ Conscients des limites de ladite enquête (plus que l'habitat, c'est souvent le mode de vie de telle ou telle population qui y est incriminé ; par ailleurs, il semble que l'on y recherche d'abord la confirmation de préjugés, celle, par exemple, du postulat selon lequel, dans la plus pure tradition darwinienne, la ville était en fait le théâtre d'une sélection naturelle imputoyable), nous nous efforcerons ci-dessous de limiter notre utilisation de cette source primaire aux seules descriptions d'ordre physique. Voir sur ce thème Jacques Carré, « La pauvreté victorienne en cartes, ou les ambiguïtés de *Life and Labour of the People in London* (1889-1902) », in Sophie Body Gendrot & Jacques Carré (dir.), *Gouvernance locale, pauvreté et exclusion dans les villes anglo-saxonnes* (Paris : CEDRIC / Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 1997) 123-40 ; Judith R. Walkowitz, *City of Dreadful Delight—Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London* (Chicago, IL : The University of Chicago Press, 1992) 17 et 34-35.

The old parish boundaries [...] have had an evident influence. A glance at the map will show how often it is on their line that streets are cut short, so as not to "go through;" and where this is the case there is a tendency to bad conditions of life, moral as well as physical.⁷

Le découpage administratif de la capitale ne justifiait du reste pas tout. La construction d'usines, outre les répercussions que l'on imagine dans les domaines sonore, olfactif et visuel,⁸ transformait de nombreuses rues en voies sans issue, leur statut social s'amointrissant d'autant ; la présence de *The South Metropolitan Gas Company* au nord de Old Kent Road fut ainsi fatale, au cours de années 1860, à bien des rues situées à proximité.⁹ Les effets de la voie ferrée étaient peut-être plus pernicieux encore :

In Battersea poverty is caught and held in successive railway loops south of the Battersea Park Road, beginning with the dark blue and black Ponton Road area lying between the gas-works and the railway, and continuing westwards with six blocks of purple and blue (increasing), with a small (decreasing) area of pink.¹⁰

Ailleurs, l'isolement physique, et donc l'exclusion du réseau d'échanges avec le reste du monde urbain, résultait de la présence d'un canal, les rues les plus proches de ce dernier étant systématiquement les plus pauvres, comme le mentionne incidemment Booth au sujet d'un quartier de Lisson Grove, appelé *The Lock Bridge*.¹¹ Les rues les plus misérables de Limehouse en 1897-1898, appelées *Fenian Barracks*, étaient situées entre un canal et Devons Road, qui en constituait le seul accès : « son isolement », nous explique Booth, « lui est fatal ». ¹² Nul ne sera surpris d'apprendre que parmi les personnes résidant à l'ouest de Mare Street et au nord de Hackney Road (Haggerston), beaucoup de pauvres habitaient en fait à proximité du canal.¹³

⁷ Voir Charles Booth, *Life and Labour of the People in London* (= LLPL. ci-dessous), First Series—*Poverty*, Vol. I—*East, Central and South London* (New York : Augustus M. Kelley, 1969) 1^{ère} éd. 1889, revue et corrigée en 1902, 279. Voilà qui rejoint les constatations du duc de Bedford, propriétaire du domaine portant son nom, et fin connaisseur de ces questions : plus une rue avait été mal conçue à l'origine (c'est-à-dire, notamment, si elle était trop étroite ou sans véritable ouverture sur le quartier dont elle faisait partie), plus les chances de la voir périlcliter devenaient, selon lui, élevées. La question de la taille des maisons était en revanche plutôt secondaire : Donald J. Olsen, *Town Planning in London—The Eighteenth and Nineteenth Centuries* (1964 ; New Haven, CT : Yale University Press, 1982) 128.

⁸ Les habitants de Moss Alley, Ladd's Court, Bear Gardens et White Hind Alley, situées dans le quartier où s'était jadis dressé le théâtre du *Globe*, devaient supporter en permanence le ronflement incessant du grand ventilateur de l'usine électrique toute proche : Arthur B. MOSS, « Waterside London », in George Robert Sims ed., *Edwardian London*, vol. I, réédition en 4 volumes du texte de 1901 (Londres : The Village Press, 1990) 69.

⁹ Harold J. Dyos, *Victorian Suburb: A Study of the Growth of Camberwell* (Leicester : University Press, 1973) 176-77.

¹⁰ Charles Booth, LLPL., 3rd Series – *Religious Influences*, Vol. V, *South-East and South-West London*, à partir de l'édition de 1902-1904 (New York : AMS. Press, 1970) 192.

¹¹ Voir Booth, 1st Series, Vol. I, 245.

¹² Voir Booth, 3rd Series, Vol. I—*London North of the Thames: the Outer Ring* (Londres : Macmillan, 1902) 47.

¹³ Voir 1st Series, Vol. II—*Streets and Population Classified*, Annexe I – *Classification and Description of the Population of London, 1887-1889, by School Board Blocks and Divisions*, 1891, édition revue et corrigée en 1902 (New York : Augustus M. Kelley, 1969) 26. Voir également p. 21 pour les rues situées le long du canal au nord de City Road, lesquelles regroupaient les plus pauvres, tandis que l'on trouvait dans les rues plutôt éloignées du canal des employés de bureau, des artisans et autres.

Certaines rues cumulaient tous les handicaps ou presque. Dans Shoreditch, au milieu des années 1890, le *Regent Canal* séparait la classe moyenne (au nord) et les gens plus modestes (au sud), lesquels devaient en outre supporter, là encore, la présence d'usines.¹⁴ D'autres rues avaient le triste privilège d'être prises en tenaille par une voie ferrée et un canal, à l'image de Cirencester Street, Woodchester Street et Clarendon Street (Paddington), où « voleurs et prostituées abond[ai]ent » et qui étaient bien évidemment le « théâtre d'un travail religieux très énergique ».¹⁵

Les âmes charitables qui s'efforçaient d'aller à la rencontre des populations misérables de la zone de Sultan Street (Camberwell) à la fin du siècle, soulignaient toutes, de l'Armée du Salut au clergé local, que l'obstacle le plus insurmontable était la présence d'une voie ferrée¹⁶ d'un côté, et l'absence d'ouvertures autres que de simples passages pour piétons de l'autre ; ces deux éléments transformaient les rues en question en un vrai cul-de-sac, d'où l'on pouvait certes sortir, mais dans lequel peu d'influences extérieures avaient cours.¹⁷ Même les plus acharnés des visiteurs avaient d'ailleurs renoncé, ne venant plus en aide à ces Londoniens « oubliés » que de façon exceptionnelle.¹⁸

Présentée par Booth, la solution permettant d'échapper à toutes ces formes de *poverty trap* (« piège de la pauvreté » — notion établie par notre sociologue lui-même)¹⁹ apparaissait d'autant plus viable qu'elle était d'ordre strictement matériel, et qu'elle n'impliquait aucune remise en cause de l'ordre social :

If Warrior Road were projected into Sultan Street, and Sultan Street opened out under the railway, into Camberwell Road, the whole atmosphere would be changed; and while, perhaps, remaining an abode of the poor, the streets would at any rate have the chance they now lack of becoming respectable.²⁰

Mais Booth n'a pas vraiment été entendu. On ne se contentait pas de faire sauter les éventuels verrous ; au nom de la salubrité ou de l'utilité publique (construction de gares par exemple) — les raisons ne manquaient pas ! —, on démolissait tout ou presque dans beaucoup de cas, comme on peut le voir en comparant la physionomie des rues de part et d'autre de Back Church Lane (Whitechapel) en 1873 à celle de ces mêmes lieux au début des

¹⁴ Jean Wait, *Old Ordnance Survey Maps* (= OOSM. ci-dessous)—*Shoreditch 1893*, Gateshead The Alan Godfrey Edition, 1984, London Sheet, 51.

¹⁵ Charles Booth, *LLPL.*, 3rd Series, Vol. III—*The City of London and the West End* (Londres : Macmillan, 1902) 121-22.

¹⁶ Utilisée par la compagnie *The Herne Hill & City Branch of the London, Chatham & Dover Railway*. C'est afin de lui permettre de prendre le meilleur sur une compagnie concurrente, *The South-Eastern Railway*, qui avait également des vues sur le trafic à destination du continent via Douvres, que la ligne fut construite entre 1860 et 1864.

¹⁷ À leur sujet, H.J. Dyos utilise d'ailleurs le terme « insularité », dans « The Slums of Victorian London », David Cannadine & David Reeder eds. *Exploring the Urban Past — Essays in Urban History* (Cambridge : Cambridge University Press, 1982) 145.

¹⁸ Charles Booth, *LLPL.*, 3rd Series, Vol. VI—*Outer South London* (Londres : Macmillan, 1902) 15-18.

¹⁹ J.A. Yelling, *Slums and Slum-Clearance in Victorian London* (Londres : Allen & Unwin, 1986) 52.

²⁰ Charles Booth, *LLPL.*, 3rd Series, Vol. VI, 19.

années 1910.²¹ Les choses se gâtaient ensuite très rapidement. La plupart du temps, les riverains ne revenaient pas et, s'entassant à proximité dans des rues que l'on avait contournées (et non ouvertes) pour éventrer les leurs, se coupaient un peu plus du reste de la ville.

Edward Walford, évoquant Church Lane, rue située dans le quartier de St. Giles et démolie en 1878-1879, rappelait que le développement de Londres qui allait de pair avec la construction de nouveaux quartiers, avait en l'occurrence conduit à l'enfermement — ailleurs — des habitants de cette rue, notamment de sa jeunesse : « its little colony of street-arabs (is) as completely sequestered from London society as if it were part of Arabia Petraea. »²²

Cette situation se trouvait être particulièrement inique, car les destructions de taudis qui étaient à l'origine de ce phénomène, avait pour finalité, notamment, d'assainir les ruelles misérables.

Entre 1883 et 1895, ce sont quelque 22 466 personnes (essentiellement des travailleurs temporaires) qui furent ainsi évincées définitivement de leurs lieux d'habitation, tandis que disparaissaient certains taudis parmi les pires du point de vue sanitaire, ceux de Old Nichol Street, Great Wyld Street, Lisson Grove et Mint Street.²³ L'espace très restreint où échouaient les populations déplacées était d'autant plus nocif que, marginalisé au plus haut point, il renforçait les défenses « naturelles » de tout une infra-société. On obtenait alors un univers similaire à celui de cette ruelle sordide située en bordure de Tamise au début des années 1890 :

As a thieves' quarter this street is an admirable instance of natural selection. It runs "endways on" between the broad general high-street of the district and the narrower special high-street of the "low" quarter, but stands "blind" to both of them, access to it being gained by cross-cuts from an adjoining and parallel street.²⁴

Sans parler des nombreux petits passages destinés à une éventuelle fuite.²⁵

Harold J. Dyos, l'un des pères de l'histoire urbaine en Grande-Bretagne, a su parfaitement exposer tous les aspects de ces questions, et montrer leur imbrication :

The most general explanation for slum tendencies in particular places is that, without the kind of general control on the spatial development

²¹ Voir Lesley Underwood, *OOSM.-Aldgate 1873/1894*, London Sheet, 7.67, Gateshead, The Godfrey Edition, 1986; et J. Fisher & Richard Oliver, *OOSM.-Whitechapel, Spitalfields and The Bank 1913* (Gateshead : The Godfrey Edition, 1983) London Sheet, 63.

²² Edward Walford, *Old and New London-Vol. III: Westminster and the Western Suburbs* (Londres : Cassell, Petter, Galpin) 202. La comparaison d'ordre géographique est moins anodine qu'il n'y paraît. Asa Briggs a souligné le grand nombre de ces références à l'Afrique (ou à l'Asie) que l'on trouve souvent lorsqu'on lit les récits d'exploration urbaine laissés par les Victoriens [A. Briggs, *Victorian Cities*, 1963 (Harmondsworth : Penguin, 1968) 62]. Leur récurrence ne traduit rien d'autre que le caractère banal de l'isolement que nous évoquons.

²³ Gareth Stedman Jones, *Outcast London-A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society* (Oxford : The Clarendon Press, 1971) 326.

²⁴ The River-side Visitor (= Thomas Wright), *The Pinch of Poverty - Sufferings and Heroism of the London Poor* (Londres : Isbister, 1892) 128.

²⁵ Voir p. 129.

of the city that might have been given, say, by a rectilinear grid, there were bound to be innumerable dead-ends and backwaters in the street plan. A glance at Booth's maps shows how often these introspective places were seized by the 'criminal classes,' whose professional requirements were isolation, an entrance that could be watched and a back exit kept exclusively for the getaway. They were not difficult to fulfil in scores of places in every part of Victorian London. A more careful reading of Booth's maps would show how some additions to the street plan—a dock, say, or a canal, a railway line or a new street—frequently reinforced these tendencies. What often made them more emphatic still was the incense of some foul factory, a gas-works, the debris of a street market or an open sewer. They all acted like tourniquets applied too long, and below them a gangrene almost invariably set in. The actual age of houses seldom had much to do with it, and it was sometimes possible to run through the complete declension from meadow to slum in a single generation, or even less.²⁶

À vrai dire, les difficultés que connaissaient les rues pauvres ne s'arrêtaient pas là. L'isolement de telle ou telle rue n'entraînait pas seulement une dégradation d'ordre matériel et / ou social, comme l'avait expliqué Octavia Hill devant le *Committee on Artisans' Dwellings* en 1882 :

A great deal of the degradation of these courts is because no public opinion reaches them; if you hear anybody talk about a cul de sac, and contrast it with any place that is a thoroughfare, you feel at once that it is the public opinion that affects the character of a court more than police or anything else.²⁷

D'autres avaient poussé plus avant leur réflexion quant au thème de l'isolement. À la fin des années 1860, Edward Denison, fils de l'évêque de Salisbury, nourri de ses lectures de Carlyle et Seeley, décida de s'installer pendant huit mois dans Stepney afin de se faire une idée réaliste des conditions de vie des pauvres. Quoique « l'abîme sans fond du communisme » ait été sa grande hantise, l'une des conclusions auxquelles il était parvenu jetait un éclairage nouveau sur un problème ancien : le cœur des difficultés résidait dans le fait qu'il y avait « une absence totale de riverains appartenant à une classe sociale plus élevée ».²⁸

Booth lui-même parviendra à une conclusion identique vers 1890 à propos notamment des rues des quartiers de St. George's in the East et de Limehouse, désertées par la plupart des « permanents », ces ouvriers des docks employés à plein temps, et donc bien plus aisés que les autres :

²⁶ Harold J. Dyos, « The Slums of Victorian London », in David Cannadine & David Reeder, *Exploring the Urban Past*, 140-41.

²⁷ Cité dans Gareth Stedman Jones, *Outcast London*, 180.

²⁸ Voir p. 258. Seuls ceux qui dirigeaient un débit de boissons faisaient, pour des raisons évidentes, exception à la règle ; ils avaient tendance néanmoins à vivre dans des maisons plus spacieuses que la moyenne. Charles Booth, *LLPL*, 2nd Series—*Industry*, Vol. V, *Comparisons, Survey and Conclusions* (New York : AMS, Press, 1970, à partir de l'édition de 1902-1904, 34.

It is the direful result of the wholesale desertion of these districts by the better classes that respectability means social isolation, with its enfeebling and disheartening effect.²⁹

L'absence de migrations en sens inverse équivalait à un tour de clef supplémentaire :

Vast tracts of working-class housing were left to themselves, virtually bereft of any contact with authority except in the form of the policeman or the bailiff. The poor districts became an immense terra incognita periodically mapped out by intrepid missionaries and explorers who catered to an insatiable middle-class demand for travellers' tales.³⁰

Les gens qui se disaient respectables n'allaient bien évidemment pas dans l'East End, par exemple. Il n'y avait aucune nécessité économique ou sociale de le faire. Seule une curiosité malsaine aurait pu les y pousser.³¹ C'est pourquoi, lorsque Jack London fit part de son projet de découvrir ce quartier de la capitale à l'un des employés de l'agence Thomas Cook de Cheapside, il s'entendit répondre que cela était « impossible », « très inhabituel », qu'il fallait « demander à la police ». Même le cocher du fiacre qu'il loua par la suite ne put cacher son hésitation, sans parler de sa réaction une fois parvenu devant la gare de Stepney (« I'm a strynger 'ere »).³²

C'est tout naturellement qu'était né et que s'était amplifié, loin de ces rues, le fameux concept, en grande partie injustifié, on le voit, des « deux nations ». ³³ Des expériences avaient bien été tentées pour remédier à ce divorce, comme l'indique encore Booth à propos de Navvies' Island, groupe de rues misérables de West Hackney :

The other patch of poverty goes by the name of Navvies' Island, showing that it had its origin when the railway was built. Later some quarrel arose between the different property owners concerned, and the area was cut off so far as possible from the surrounding streets. It became a very low place indeed, and has been the scene of much mission work. Its condition has very greatly improved, and for this the Missions may fairly claim some credit, but a more potent influence has been the presence as residents of a few policemen, who to begin with were allowed to live here rent free.

²⁹ Charles Booth, *LLPL*, 1st Series, Vol. IV—*The Trades of East London Connected with Poverty*, 1^{ère} édition 1889 et 1891, revue et corrigée en 1902 (New York : Augustus M. Kelley, 1969) 25. Voir aussi Vol. II, Annexe I, 42 : on y mentionne le cas de ces Irlandais misérables qui étaient les seuls habitants des rues situées le long de la voie ferrée traversant cette zone de South Lambeth comprise entre ladite voie au sud et la Tamise au nord ; ils n'avaient en outre pour « voisins » que quelques rares boutiquiers résidant à une certaine distance d'eux, dans l'artère principale du quartier.

³⁰ Gareth Stedman Jones, *Outcast London*, 14.

³¹ Certes, la pratique (appelée « slumming ») qui consistait à se rendre dans les zones défavorisées, voire à y emmener des touristes ou autres, existait bel et bien, mais elle demeurait limitée.

³² Jack London, *The People of the Abyss* (1903 ; Londres : The Journeyman Press, 1992) 11-13.

³³ David Cannadine, « Residential Differentiation in Nineteenth-Century Towns: from Shapes on the Ground to Shapes in Society », in James H. Johnson & Colin G. Pooley eds., *The Structure of Nineteenth Century Cities* (Londres : Croom Helm, 1982) 239 et 245.

Toutefois, de telles initiatives ne furent jamais généralisées. Comme s'empresse, par ailleurs, de l'ajouter Booth, elles ne remplaçaient en aucune manière les grandes vertus du travail de fond qu'il fallait accomplir, et dont nous avons parlé plus haut : « To open a way through would be of the greatest advantage in this case; at present it can be entered from the east side only. »³⁴

Comme pour compliquer les choses, isolement et rejet forgeaient d'autres mentalités, autochtones celles-là. L'attitude des habitants de ces rues, habitués à l'immobilisme, déterminés à « rester entre soi », plongeait ses racines au plus profond de vies irrémédiablement centrées sur un tout petit périmètre de la capitale. Ainsi ce savetier de Pulteney Court (Regent Street) rencontré par J. Hollingshead, qui, quoique payant un loyer élevé et vivant avec sa famille dans un grenier au toit en très mauvais état, ne voulait pas changer de rue de peur de se retrouver alors en « pays étranger ».³⁵ Une illustration bien plus tragique de cette mentalité bien particulière nous est fournie par les nombreux suicides qui avaient suivi, vers 1870, l'éviction — pour raisons sanitaires — des habitants de Thomas's Court (Great Arthur Street, paroisse de Saint Luke, East End).³⁶

En tout état de cause, ces réflexes induisaient à plus ou moins long terme une forme d'atavisme socio-culturel ; ainsi les rues de l'Île aux Chiens (d'après l'enquête de Booth menée en ces lieux en 1897-1898) étaient-elles non seulement « séparées de Poplar par les West India Docks », mais aussi « isolées de fait du reste de Londres ». Poplar représentait l'horizon extrême pour les courses, chez les femmes, pour le *music-hall*, chez les hommes. Nombre d'adultes de ces rues, disait-on alors, n'avaient jamais vu St Paul.³⁷ Voilà qui rappelle la réaction des enfants des rues de l'East End que Jack London a traversées à l'intérieur d'un fiacre au début du XX^e siècle, et qui a suscité chez lui cette remarque : « [My hansom] was like an apparition from another and better world, the way the children ran after it and alongside. »³⁸

Lutter contre cet avatar terrible de l'isolement, à commencer par celui qui touchait ces enfants et adolescents, exigeait que l'on aille vers eux, mais, plus encore, qu'on les reçoive. Car, ainsi que le faisait remarquer l'auteur d'une des lettres du courrier des lecteurs de *The East London Observer* du 17 mars 1888 par exemple, les sortir de la rue, et donc mettre fin à certaines de leurs activités — bousculer les passants par exemple³⁹ — ne pouvait se concevoir sans qu'on leur propose des activités de « remplacement ». Ce qui rendait nécessaire l'apparition de pratiques, sinon totalement nouvelles, du moins peu répandues : on suggérait d'ouvrir écoles, salles, églises, afin

³⁴ Booth, *LLPL*, 3rd Series, Vol. I, 101.

³⁵ John Hollingshead, *Ragged London in 1861* (1861; Londres : Dent, 1986) 61-62.

³⁶ James Greenwood, *In Strange Company: Being the Experiences of a Roving Correspondent* (Londres : Henry S. King, 1873) 136-37.

³⁷ Charles Booth, *LLPL*, 3rd Series, Vol. I, 19-20.

³⁸ Jack London, *The People of the Abyss*, 13.

³⁹ Activité dont nous devons nous garder de grossir l'importance, ainsi que le fait remarquer Booth en 1897-1898 à propos de Mare Street par exemple (axe important qui traverse les paroisses de Saint John, Christchurch et Saint Michael – Hackney), Charles Booth, *LLPL*, 3rd Series, Vol. I, 103.

d'offrir à toute cette jeunesse des occupations jugées plus saines que la rue, la musique par exemple.⁴⁰

Néanmoins, si le but avait été non seulement de rompre l'isolement en aval comme en amont, afin d'aider les pauvres à s'aider eux-mêmes, mais aussi et surtout de changer une fois pour toutes leurs rues, sales et quelquefois mal famées, en des rues plus accueillantes et mieux policées, peuplées de personnes correctement nourries et habillées, au regard fixé sur d'autres perspectives qu'un emploi temporaire plus ou moins pénible, assorti le cas échéant de rapine, bref, leur donner les moyens de vivre des existences décentes, il aurait fallu des remèdes autres que la construction de voies d'accès adéquates ou l'établissement de liens de nature sociale entre les différentes classes. Il aurait fallu beaucoup plus : une refonte de la société elle-même, c'est-à-dire de l'économie en général. En effet,

One of the most general reasons for the slums of Victorian England simply was that the capital which might have wrought a change was being ploughed heavily back into the commercial machine instead of being distributed in higher wages, and its earnings benefited particular social classes differentially. If better houses had been built to house the workers during the nineteenth century, the higher wages paid out to make this possible would probably have raised the costs of exports and reduced the capital being sent abroad, which would in turn have held back the growth of exports. Another way of putting this would be that slums were necessary so as not to dissipate too many resources in housing, and that while labour was abundant, cheap and docile this was economically justifiable. The logic of this, tacitly accepted at the time, is that the slums helped to underpin Victorian prosperity.⁴¹

Il aurait également fallu se pencher en particulier sur la question de l'emploi :

So long as employment remained on a casual basis, with the number of jobs fluctuating violently from day to day or hour to hour, not only for unskilled but also for some of the most skilled trades, working men were obliged to live within reasonably close walking distance of their work. [...] Sometimes it was vital to be literally on call. In the docks or some of the East End trades, the connection between the worker's home and workplace sometimes had to be more intimate still, and it was in these circumstances of sweated labour and of insecure and poorly paid employment that creeping congestion either made a district ready for the complete descent into slum or more indelibly confirmed a condition that had already been sketched in. "A slum," in a word, "represents the presence of a market for local, casual labour."⁴²

Ces explications n'ont strictement rien à voir avec la démarche adoptée par certaines des missions caritatives les plus en vue, à l'image de la *London City Mission*, qui demandait par exemple à ses visiteurs et visiteuses de rapporter toute amélioration d'ordre social née du travail spirituel effectué ou

⁴⁰ William J. Fishman, *East End 1888: A Year in a London Borough Among the Labouring Poor* (Londres : Duckworth, 1988) 185.

⁴¹ Harold J. Dyos, 'The Slums of Victorian London,' in David Cannadine & David Reeder, *Exploring the Urban Past*, 142.

⁴² Voir pages 147-48.

d'indiquer dans quelle mesure les gens étaient influencés par les doctrines socialistes et révolutionnaires.⁴³ La remarque que fait G.S. Jones dans son livre de 1971, ouvrage capital pour comprendre les problèmes sociaux de Londres au XIX^e siècle, à savoir que les passages de l'œuvre de Mayhew qui étaient cités par la *Charity Organisation Society* dans les années 1870, n'étaient jamais ceux qui analysaient les causes de la misère, mais ceux qui traitaient de la question des stratagèmes subtils employés par les faux mendiants et vagabonds, va dans le même sens.⁴⁴

Il n'y a rien d'étonnant dès lors à ce que leurs parades et leurs sermons, remplis de mots vides de sens, car éloignés des préoccupations matérielles du pauvre et trop de fois répétés, n'aient plus guère attiré après quelques années que les enfants toujours à l'affût d'un divertissement à peu de frais.⁴⁵ Nous trouvons dans l'immense œuvre laissée par Booth et ses collaborateurs un témoignage éloquent sur le sujet :

One Sunday evening I came across a corps of the Salvation Army which was just opening new premises. They were in great force, with brass instruments and white helmets for the bandsmen, and the women and officers in regulation dress. They were thirty or forty in all and capable of producing a prodigious noise as they marched along, with a following of ragged children, to a street corner, where they formed up and held a rather emotional service, attracting absolutely no attention [...]. One of the Salvationists, an educated woman, threw out a passionate appeal into the darkness; vaguely addressing bystanders or the world at large, for she could not see us; and the fierce threats she launched against those who disregarded her words—a bitter outburst of her soul—seemed to pass us by. She was succeeded by the leader of the party, a German, who raved and ranted and excited his followers till they almost danced. And then back they went, the ragged children and I still in attendance, till they reached their new hall, where doubtless they would have a "full meeting and much saving of souls." This was their opening Sunday. I did not go in.⁴⁶

Ceux des membres des missions caritatives qui étaient plus proches des réalités ne pouvaient pas plus espérer renverser la situation par leurs actions, aussi fructueuses fussent-elles. Si, comme nous le croyons, misère et taudis naissaient de la faillite d'une société entière, incapable de trouver en son sein une place pour tout un pan de sa population, les élans du cœur à l'endroit de celui-ci étaient alors fondamentalement nuls et non avendus :

⁴³ Booth, *LLPL.*, 3rd Series, Vol. VI, 172. Si G.H. Pike se félicitait des améliorations sociales apportées par les œuvres caritatives, c'était surtout parce qu'il y voyait en même temps le recul du spectre d'une terrible révolution. A London Rambler (= Godfrey Holden Pike), *The Romance of the Streets* (Londres : Hodder & Stoughton, 1872) 80.

⁴⁴ Gareth S. Jones, *Outcast London*, 10-11 (surtout la note 33).

⁴⁵ Booth, *LLPL.*, 3rd Series, Vol. VII—*Summary*, Londres : Macmillan, 1902, 328. Il nous faut certes reconnaître que tous les travailleurs sociaux n'ont pas nécessairement été victimes de ces préjugés ; certains, comme Beatrice Webb, ont, dès les années 1880, su se débarrasser d'une partie de leurs « vérités » pour admettre que la pauvreté n'était pas due dans la plupart des cas à une carence d'ordre moral, mais à une forme particulière d'organisation de la société. J.R. Walkowitz, *City of Dreadful Delight*, 55-56. Toutefois, ce genre de comportement n'a pas fait école.

⁴⁶ Booth, *LLPL.*, 3rd Series, Vol. I, 244.

Tous ces gens qu'on croise dans la rue sont en train de se perdre. Pour les retenir un moment sur la pente, suffirait-il même de se dépouiller ?⁴⁷

Nous osons croire que les lignes qui précèdent ont — dans une certaine mesure — leur utilité aujourd'hui. Notre époque semble en effet avoir renoué avec le vieux discours moralisateur qui a coûté si cher à tant de générations, à commencer par celles qui ont vécu les premières phases de la révolution industrielle. Nous en voulons pour preuve le triomphe, apparemment sans partage, dans le Royaume-Uni de ce début de XXI^e siècle, du « Workfare », ou « Welfare to Work », idée selon laquelle il faut, au nom d'un contrat moral passé entre chaque citoyen pris individuellement et l'État, contrat fondé sur les notions de responsabilité et de perspectives d'avenir (« responsibility and opportunity »), qui sont l'âme même de la « Troisième Voie » prônée par le Nouveau Travailleisme, accepter toute forme d'emploi offerte par les services compétents de l'État, tout refus pouvant entraîner la perte des allocations perçues.

Ce faisant, la personne qui connaît des difficultés n'est plus considérée d'abord comme une victime des phénomènes macroéconomiques, des bouleversements et de l'injustice sociale qui en découlent, mais tout simplement de son attitude face au travail, ce qui ne peut manquer d'être vrai pour quelques-uns, mais pour quelques-uns seulement.

En choisissant d'introduire la notion de « Workfare » dans leur programme électoral de 1997, les « Nouveaux Travailleistes » ont pour beaucoup tourné le dos à l'héritage des années Attlee : Tony Blair, Gordon Brown et les autres ont fini par enfourcher — quoiqu'ils en disent — une bicyclette qui ressemble étrangement à celle Norman Tebbit.⁴⁸ Il est vrai que la démarche a ceci d'intéressant qu'elle ne remet finalement en question ni l'existence, ni les modalités de fonctionnement de la citadelle capitaliste.⁴⁹

⁴⁷ Claude Lévi Strauss, *Tristes Tropiques* (1955 ; Paris : Plon, 1984) 155.

⁴⁸ Allusion à la célèbre remarque « Get on your bike » lancée par le politicien conservateur qui a, au début des années 1980, conseillé à toutes les personnes à la recherche d'un emploi de suivre l'exemple de son propre père, lequel, chômeur, avait en pleine crise des années 1930 enfourché son vélo afin de faire le tour des employeurs de sa région.

⁴⁹ Voir entre autres à ce sujet, Jean-Paul Révauger, « La pauvreté urbaine dans la Grande-Bretagne des années 1990 », in Sophie Body Gendrot & Jacques Carré dir., *Gouvernance locale, pauvreté et exclusion dans les villes anglo-saxonnes* (Paris : Presses de la Sorbonne, 1997) 175-86.